

*Samedi 20 avril*

### Atterrissage

Ça y est, me voici au cœur de l'Afrique. L'avion vient de se poser à Bujumbura, capitale du Burundi. À peine la porte de l'appareil est-elle ouverte que je suis submergée par cette chaleur étouffante et moite.

J'ai perdu tous mes repères. Il y a quelques heures, c'était Paris. Il y a quelques heures encore, je tentais de dormir lors de mon escale à l'aéroport de Nairobi, coincée entre un accoudoir et l'arrière-train de mon opulente voisine pendant qu'un prêtre télévisé exhortait les fidèles à composer le 00 25 44 75... pour participer financièrement au salut de leurs âmes.

Je rejoins pour six mois une organisation humanitaire qui mène une action contre la faim. Une partie de l'équipe est venue me chercher à l'aéroport et me voici déjà en train de siroter un jus de maracuja sur le bord du lac Tanganyika, qui est si grand qu'on pourrait y noyer le Burundi tout entier.

Le paysage me bouleverse.

Je ne ressens pas encore la violence de la situation politique. Ici, depuis des années, une guérilla dont les civils payent chaque jour le prix oppose les Hutus et les Tutsis. Même si la situation ne fut jamais celle du Rwanda voisin, il y a des exodes, beaucoup de morts et au milieu de tout cela des ONG qui font ce qu'elles peuvent.

J'entends vaguement le chef de mission qui tente de me briefer.

J'ai posé mon sac dans une des chambres de la grande maison de Bujumbura (Buja pour les intimes). Les pièces sont immenses et il y a même une piscine. Je croise enfin ces créatures bizarres que sont les « expats ». Chemise ouverte sur un poitrail velu ou portant un pagne coloré sur le bas des reins, ils sont venus, ils sont tous là, pour voir... ce que j'ai bien pu ramener comme revues féminines ou produits 100 % *made in France*. Au fait, moi c'est Émilie... jolie, ce n'est pas garanti avec le prénom... Ha, ha! Je crois que j'ai fait un flop.

La journée se termine vite. On se retrouve tous pour dîner sous la paillote. Plus personne ne s'étonne de ma présence. Je fais déjà partie du décor. Ici, on ne perd pas de temps en courbettes. Il faut rapidement être opérationnel et autonome. Chacun mène sa petite vie. Il y a ceux qui travaillent sur Buja et ont une chambre bien à eux, et ceux qui sont de passage, comme moi. Dès lundi prochain je rejoindrai la base de Muramvya où je suis

affectée. Dans le salon traînent des dossiers, une bouée et des ordinateurs. J'en profite pour jeter un petit coup d'œil sur Internet. Déjà un message de ma famille. Ma mère me rapporte que madame Duclos, la poissonnière, lui a posé la question qui, j'en suis certaine, vous titille tous : « Mais qu'Émilie est-elle donc partie faire au Burundi ? » Je vais essayer de répondre.

J'ai 26 ans et je suis infirmière. Je ne suis ni une super-nana qui sauve le monde, ni une bonne sœur, ni un objet sexuel digne d'émoustiller les hommes, mais juste une personne qui a eu la chance de pouvoir faire jusqu'à maintenant ce qu'elle aime et ce qu'elle a toujours voulu faire.

Loin de renier la cause que défendent mes consœurs dans la rue à grands coups de slogans poétiques, j'avoue que je n'échangerais ma place pour rien au monde. Mon métier est loin d'être une franche partie de rigolade mais c'est une passion. C'est en me faisant plaisir que je trouve l'énergie de bien faire mon travail et de transmettre cette force à mes patients. Et j'encourage tout le monde à le faire (pour le statut de leur estomac que l'ulcère de stress guette).

Mon destin s'est joué quand, petite, j'ai vu à la télé un reportage sur l'humanitaire. Les yeux comme des billes, je me suis plongée dans l'univers de cette équipe qui partait « donner un coup de main » à l'autre bout de la planète. Le résultat n'avait rien de spectaculaire mais un petit coin du monde avait, imperceptiblement, avancé grâce à eux.

Voyager, rencontrer les autres était une chance que je ne voulais pas laisser passer ; et puis moi aussi je désirais apporter ma contribution à cet élan humanitaire. J'ai donc choisi de faire partie d'une équipe où chacun apporte

ses compétences pour aider et soigner, pendant un temps donné, des populations qui en ont tant besoin.

Mais sauter le pas n'est pas évident. D'abord c'est dur de quitter ses amis et sa famille, mais surtout c'est si difficile de démêler ses motivations. Sont-elles louables? Ne cherche-t-on pas à fuir quelque chose? À se donner bonne conscience? A-t-on bien compris tout ce qui nous attend? Serai-je aussi efficace que cette infirmière dans le reportage? Que vais-je faire de mon appartement?

Avant de me décider, j'ai passé trois jours au siège de l'ONG à Paris, pour une mise au point intensive. Le responsable des ressources humaines m'a fait un petit topo sur la philosophie du groupe et sur le Burundi, puis il m'a lâchée entre les mains expertes de ses collègues. Logisticien, gestionnaire, billettiste, responsable presse, chacun y est allé de son exposé. J'avais la tête comme une pastèque! J'ai terminé en beauté avec le « *desk Burundi* », c'est-à-dire notre interlocuteur direct à Paris. Nous avons abordé des sujets tels que l'avancée de la mission, mon rôle par rapport au programme de nutrition, le profil de mes futurs partenaires, les conditions de sécurité. En fait, l'ONG se situe davantage dans une optique de fin de programme. Le but poursuivi consiste à former des Burundais capables de reprendre à terme, seuls, le flambeau. Ça sera ma tâche. J'avoue que j'ai du mal à me représenter concrètement les choses; c'est ma première mission et, mis à part les reportages ou les récits de quelques amis, je n'ai pas beaucoup d'éléments de référence. Finalement, j'ai signé pour six mois, renouvelables.